

METHODES POUR UNE ENQUETE A DOMICILE

L'ethnographie demande un engagement personnel sur un terrain de recherche, ici, auprès d'adultes et d'enfants de familles résidant ensemble dans un logement. Dans ce chapitre, j'expliciterais les méthodes que j'ai suivies pour construire une connaissance des relations parents-enfants alors que le domicile relève de l'espace privé, des « coulisses », auquel le chercheur, homme adulte, n'accède pas sans difficulté. Afin de dépasser ces obstacles, je me suis inspiré de nombreux ethnographes qui ont discuté de cette méthode et l'ont adaptée aux terrains du proche. La réflexivité via la littérature existante m'a permis aussi de mieux comprendre les apports de la démarche que j'ai entreprise mais aussi ses limites. Les entretiens-observations forment le socle de mon enquête : avec la visite du logement par les enfants, j'accédais aux pièces qu'ils utilisent habituellement sans paraître trop intrusif. En restant plusieurs heures avec les parents à discuter, j'observais tout en questionnant. La photographie a servi de fil conducteur dans plusieurs familles en m'engageant dans l'action de la visite. Elle a permis a posteriori, à la lumière des anthropologues Bateson et Mead (1962 1942), de faire apparaître par juxtaposition des éléments récurrents dans les espaces des familles rencontrées. En partageant des moments de vie avec ces adultes et enfants, j'ai cherché à rendre compte de détails, de gestes, d'actions corporelles, de pratiques esthétiques qui révèlent les apprentissages des adultes, la fabrication des frontières générationnelles mais aussi la porosité des catégories. L'ethnographie à domicile reste une démarche « à tatons » mais apporte sensibilité et délicatesse à l'enquête qualitative.

1- L'ethnographie à domicile

1.1. Description et observation

Dans la démarche ethnographique, le travail de terrain est « le lieu central de la production des données [...] c'est dans le rapport au terrain que se joue une part décisive de la connaissance et de l'intelligibilité anthropologique » (De Sardan, 2008 : 20). Il s'agit de comprendre un milieu, tel que les acteurs en font l'expérience. L'ethnologue ne recherche pas seulement les discours et les mythes « fondateurs » mais s'intéresse à la vie quotidienne des gens des différentes catégories sociales d'une société donnée. Avec l'Ecole de Chicago et l'anthropologie urbaine européenne, la vie sociale digne d'observation concerne également les

pratiques des couches « inférieures » de la société. Jean-Michel Chapoulie, dans l'introduction de l'ouvrage rassemblant des travaux de Everett C. Hughes (1997), souligne que les sociologues de Chicago cherchaient à analyser des pratiques aussi banales que le travail d'un laitier ou d'une prostituée, sujets considérés comme inintéressants par la sociologie classique de l'époque. Avec la sociologie de Chicago, avec l'anthropologie urbaine française développée par Gérard Althabe (1986, 1990), Florence Weber (2009) ou Colette Pétonnet (1985), le chercheur travaille dans sa propre « culture », et enquête sur des pratiques des groupes dominés. C'est dans cette tradition que s'inscrivent de nombreux travaux en sociologie de l'enfance (Sirota 1998, Delalande 2001, Diasio 2004, Thorne 1993). Sirota insiste sur le fait que l'ethnographie, par l'attention qu'elle porte aux pratiques, permet de prendre au sérieux les « petits objets » que sont les pratiques enfantines (Sirota 2006c). De la même manière, le domicile privé, avec ses pratiques quotidiennes, est devenu un terrain d'exploration sociologique (Kaufmann, 1992, 1997a, 1997b, Ségalen et Le Wita 1993, Chevalier 1993, 2000, Deniot 1995, Cieraad 2006).

Mais l'ethnographie à domicile soulève de nombreux problèmes. Le domicile privé est difficile d'accès : c'est ainsi que s'est constituée la vie privée dans notre société, dernier bastion d'une « liberté » pour des familles dont certaines craignent un risque d'inversion : le privé, par le chercheur, peut devenir public. Lorsque je posais la question d'un entretien à domicile, certaines familles refusaient, sans trop d'explication ; d'autres indiquaient que c'était « trop intime » ; d'autres encore craignaient la réaction du mari ou du voisinage, qui ne manquerait pas de raconter qu'un homme était venu au domicile conjugal. Le terrain ethnographique est toujours une rencontre incertaine. C'est particulièrement vrai dans la recherche à domicile, où le chercheur est « en quête d'hospitalité avant d'être en quête d'information » (Tillard et Robin 2010 : 20). Dans le vocabulaire de Goffman (1973a), l'espace privé est l'espace des « coulisses » de la vie sociale. S'il comporte des espaces de réception, c'est pour mettre en scène la vie familiale, qui est, dans notre société l'objet d'une attention normative considérable (Donzelot 1980, Lenoir 2003, 2007). J'ai pu entendre dire, quasiment lors de chaque visite, que « la maison n'est pas bien rangée, qu'il ne faut pas faire attention ». J'ai pu observer la tension entre la nécessité d'entretenir des relations qui préservent la mise en scène familiale et, en même temps, la nécessité d'aller au-delà de la mise en scène, d'aller plus loin que le séjour, espace d'accueil, et d'ouvrir les placards. Il y a en effet une contradiction, présente dans toute enquête de terrain, entre le « respect de la vie privée » et l'exploration.

Sur de nombreux terrains, il est possible de varier les informateurs, de trouver celui qui donnera accès à telle ou telle pratique. Le chercheur peut changer de stratégie et observer plus longuement un événement qui se répète. Au domicile, cette variété de techniques se voit restreinte, car c'est la circulation même de l'enquêteur qui fait question. Lorsque l'ethnographe cherche à passer du salon à la salle de bain ou à la chambre des adultes, il s'engage dans une action qui demande du tact, puisque tout objet est relié au « territoire du moi » (Goffman 1973b). De l'espace personnel, « portion d'espace qui entoure un individu et où toute pénétration est ressentie par lui comme un empiétement » (Goffman 1973b : 44), au logement qui comporte « tout un ensemble d'objets identifiables au moi » (*ibid.* : 52), toute action du chercheur à domicile est une violation potentielle. Goffman décrit ces gestes : incursion, empiétement, « coup d'œil qui s'insinue », corps « qui peut toucher et souiller l'enveloppe ou les possessions d'autrui » (*ibid.* : 58). Lorsqu'à ces incursions s'ajoutent des questions concernant la vie privée, l'enquête devient particulièrement délicate.

1.2. Les entretiens-observations

Le motif de ma venue devait paraître aussi peu intrusif que possible.. Comme il était très délicat de dire aux personnes que je venais dans l'unique but d'observer leur vie domestique pendant quelques heures, ou de participer à leur activité, l'entretien semblait le motif le plus acceptable pour ma visite à domicile. Une fois installé dans l'entretien, les adultes pouvaient alors me montrer, dans une visite guidée, les parties de la maison. J'ai pu ainsi plus facilement visiter le logement des familles enquêtées, sans paraître trop intrusif. L'entretien était également, pour reprendre l'expression de Stéphane Beaud, une « scène d'observation » :

L'expérience de l'enquête prouve qu'un entretien approfondi ne prend sens véritablement que dans un « contexte », en fonction du lieu et du moment de l'entretien. La situation d'entretien est, à elle seule, une scène d'observation, plus exactement seule l'observation de la scène sociale (lieux et personnes) que constitue l'entretien donne des éléments d'interprétation de l'entretien (Beaud 1996 : 236).

Le contexte, la possibilité de montrer ce dont on parle, le déroulement de l'entretien avec ses échanges donne sens aux énoncés des enquêtés. Il ne s'agit pas uniquement de recueillir des informations à partir des seuls discours, il faut articuler ces éléments avec les éléments observables du contexte de l'entretien. L'analyse des énoncés est rendue possible par les conditions mêmes du déroulement de l'entretien.

J'ai ainsi assigné au premier contact un format minimum d'enquête : réaliser deux entretiens avec le même adulte, et une visite-observation avec l'enfant. Le deuxième entretien avec les

adultes devait permettre d'approfondir les questions abordées lors du premier. Toutefois, ce format n'a pas toujours été suivi ; d'une part, en raison des événements familiaux survenus dans certaines familles (déménagement, divorce ou séparation), de la distance géographique dans d'autres, de l'indisponibilité des adultes et des enfants ; enfin, de mes difficultés à ménager du temps pour mener les entretiens répétés à distance de plusieurs mois. J'ai pu réaliser l'enquête sous cette forme dans 13 familles. Dans huit d'entre elles, j'ai mené les entretiens et les observations sur la journée, et, dans 5 familles, j'ai réalisé des observations répétées et parfois plus de deux entretiens avec l'adulte. J'ai réalisé une visite-observation avec l'enfant de l'âge concerné par l'enquête dans toutes les familles rencontrées excepté quatre.

Le matériau recueilli a donc été important, mais aussi hétérogène, plus approfondi dans certaines familles que dans d'autres, ce qui n'a pas toujours facilité l'analyse.

Le fait de choisir « un adulte » avec qui je menais l'enquête visait à écarter la tentation de comparer les deux points de vue des membres du couple, ce qui aurait représenté une dimension d'analyse supplémentaire.

Je me suis en outre inspiré de Colette Pétonnet, qui définit l'observation flottante en anthropologie urbaine :

Elle consiste à rester en toute circonstance vacant et disponible, à ne pas mobiliser l'attention sur un objet précis mais à la laisser « flotter » afin que les informations la pénètrent sans filtre, sans a priori, jusqu'à ce que des points de repères, des convergences, apparaissent, que l'on parvienne alors à découvrir des règles sous-jacentes » (Pétonnet 1982 : 39).

La méthode doit donc être souple et s'adapter à la dynamique de l'espace étudié, et non le contraire. La quête d'exhaustivité (la tentation par exemple de mettre une caméra dans chaque pièce de la maison) a été écartée, pour suivre de plus près ce que les acteurs pouvaient dire et faire au moment de l'enquête. Depuis que l'ethnographie s'est développée dans les terrains urbains, la souplesse de l'ethnographie a été reconnue (Chalvon-Demersay : 1998). Ma méthode est ainsi le résultat des contraintes liées au domicile, de la nécessité de faire droit au point de vue des acteurs, de l'importance qu'il y a à appréhender des processus. La recherche ethnographique apparaît comme une quête d'équilibre entre l'emploi d'outils rigoureux d'enquête et d'analyse et la nécessité de se laisser guider par « ce qui arrive » à l'objet d'étude (de Sardan 2008). La boîte à outils de l'étude qualitative se renouvelle ainsi constamment (Kaufman 1996). J'ai donc suivi ce que les enquêtés me proposaient, passant parfois toute la journée avec eux, jouant avec les enfants, déjeunant ou dînant, prenant le goûter, ou parfois faisant des séquences plus courtes de deux à trois heures, mais répétées deux fois.

Sur les 21 familles rencontrées, l'enquête a eu lieu, pour 9 d'entre elles, avec une mère, pour 7, avec un père, et pour 5 avec les deux parents. Cette répartition n'est pas le produit d'un choix très précis, mais a dépendu de la personne que je contactais en premier, d'une part, et de l'autre d'une attention à équilibrer hommes et femmes. Il est arrivé, dans cinq familles, que les deux parents soient présents à l'entretien. Je n'avais pas d'attente très précise préférant m'adapter aux circonstances, aux situations. Le choix des parents entraînait une grande diversité de configurations d'entretiens et donc d'observations.

Le format comprenait une « visite guidée avec les enfants » qui avait deux objectifs. Le premier était de pouvoir recueillir certains aspects de leur mode d'appropriation des espaces du logement. Le second, de pouvoir observer des interactions entre parents et enfants. Il me paraissait moins intrusif de proposer d'interviewer les enfants sous forme d'une visite guidée, c'est-à-dire de visiter le logement sous forme de jeu, plutôt que demander aux adultes un entretien formalisé avec leurs enfants. La difficulté pour moi d'approcher les enfants, en tant qu'homme adulte, dans leur univers domestique peut être analysée, comme on l'a montré au chapitre 2, comme un effet de la constitution progressive, autour d'eux, d'un foyer protecteur. Les méthodes imaginées par les chercheurs en sciences sociales doivent tenir compte de la construction de la subjectivité enfantine contemporaine occidentale, marquée par des rapports où l'enfant est constitué comme potentiellement en danger dans le monde adulte. Dans ce contexte, le fait que toute rencontre ethnographique s'inscrit dans des relations de pouvoir prend avec les enfants une acuité particulière ; questionner est une activité qui peut être en effet comprise comme une extorsion de données. De nombreuses méthodes visent à atténuer le rapport général entre adulte et enfant afin que les enfants ne parlent pas uniquement en tant que personne vulnérable (qui doit donc se méfier de tout inconnu), ou en tant que sujet normalisé (il faudrait répondre ce que qu'on imagine que l'enquêteur attend)⁴¹.

⁴¹ Le cinéaste Abbas Kiarostami, dans son film *Devoirs du soir* fait passer des enfants devant la caméra, le réalisateur les interrogeant de manière très « directe » (enfants debout devant la caméra et réalisateur posant des questions factuelles) sur la manière dont ils sont traités par leurs parents à l'occasion des devoirs. Il semble, dans ces entretiens, utiliser la forte asymétrie des rapports adulte-enfant dans la société iranienne pour obtenir le point de vue des enfants. Mais dans la culture occidentale actuelle, l'asymétrie ne peut s'exposer ouvertement et passe par d'autres voies. Interviewer les enfants doit s'inscrire dans un « respect » de l'enfant : ne pas le forcer à parler, ne pas l'inciter à parler de thématiques dont les chercheurs supposent qu'elles vont le mettre dans l'embarras, embarras qui mettrait en danger leur équilibre psychologique. Les nombreuses chartes éthiques qui se sont constituées ces dernières années dans les recherches en sociologie de l'enfance dans les pays du nord témoignent de l'attention portée à la situation de vulnérabilité propre aux enfants. Mais l'enfant vulnérable est aussi celui dont la parole peut être si protégée qu'elle peut ne plus s'exprimer lorsque le dialogue devient hérissé de précautions formelles à son égard.

Je ne pouvais, en effet, demander de réaliser une visite « complète » aux parents, si les enfants étaient présents, puisque ceux-ci n'auraient dès lors plus le sentiment d'être les guides, mais de répéter ce que les parents avaient fait (ce qui n'aurait pas été amusant). Mais tout cela dépendait de la co-présence des adultes et des enfants pendant le temps de ma venue. Ce « partage des tâches » a ses avantages et ses inconvénients. Un des inconvénients est qu'il était difficile, lorsque la « visite » avait été faite par les enfants, de demander aux adultes d'effectuer une nouvelle visite. Cela aurait risqué de sembler déprécier la visite par les enfants. Un des avantages était de pouvoir observer de temps à autre des interactions entre les parents et les enfants. Le point de départ, la proposition d'activité faite aux enfants, était la visite du domicile. Elle permettait d'inverser un peu l'asymétrie de la relation, puisque les enfants devenaient des guides (Roucoux et Dauphragme 2017). Lorsque les enfants s'engageaient à me faire visiter leur maison, j'étais amené à les suivre. Cette activité permettait de jouer : en simulant une activité d'adulte – faire visiter une maison – il était possible de prendre de la distance avec le sérieux d'une enquête ou d'une interview. Les guides, dans les musées ou les maisons, sont généralement des adultes : il peut donc être plaisant de jouer avec ces cadres de l'expérience ordinaire. Les activités menées ensemble demandent un certain engagement physique : ici, se déplacer dans la maison. La visite guidée est « une activité sociale qui s'accomplit principalement par la parole » (Dufiet 2012 : 7). L'asymétrie entre adulte et enfants, la venue d'un étranger qui, accueilli par les parents pose des questions, doit être réfléchi. Les enfants peuvent se sentir obligés de répondre à des questions qui les met mal à l'aise et éviter de s'exprimer du fait même de l'asymétrie. Aussi, j'ai tenté de veiller à ce que l'asymétrie ne produise pas de malaise chez les enfants : je leur ai indiqué qu'ils pouvaient arrêter la visite à n'importe quel moment, leur demandant aussi ponctuellement s'ils étaient fatigués. Ces principes étaient les mêmes pour les parents. Pour les enfants et les parents, j'ai expliqué systématiquement le caractère anonyme des données recueillies. De la même façon, j'ai expliqué que les photographies prises ne feraient pas apparaître les visages des personnes.

Comme avec les adultes, plusieurs possibilités devaient rester ouvertes. Souvent, les autres enfants de la famille ont rejoint l'enfant de 6-8 ans lors de la visite, ce qui a à la fois compliqué et enrichi la visite guidée. Mon but n'était pas d'établir une comparaison systématique entre le point de vue des enfants et celui des adultes : il était d'appréhender diverses configurations de la différence générationnelle. La démarche globale devait permettre de faire « jouer la « dynamique » de l'enquête, avec la transformation de

l'enquêteur en allié ou en ennemi potentiel, la possibilité d'enchaîner les entretiens et d'observer les interactions personnelles » (Weber et Beaud 2003 : 296). Mon objectif était donc de susciter des entretiens avec les adultes à des moments où les enfants étaient présents : les entretiens avec les adultes étaient souvent interrompus par les enfants, ce qui me permettait d'observer différentes situations. Cela me permettait de pouvoir réaliser des entretiens avec les enfants lorsque les parents devaient reprendre le cours ordinaire de leurs activités domestiques. Mais j'ai pu aussi m'entretenir avec des parents sans la présence des enfants, ce qui a permis des échanges plus continus ainsi que des « visites » qui se sont aussi révélées riches de données. Même si mon travail était davantage centré sur les activités des adultes que sur celles des enfants, cette approche m'a permis d'observer une grande variété de configurations. L'observation participante a été ponctuelle mais importante : j'ai pu parfois prendre le thé, jouer avec les enfants, participer au goûter, dîner. L'ethnographie au domicile, si, on conçoit l'habiter comme une appropriation changeant constamment, contraint à penser l'ethnographie du provisoire, du flottant, du fugitif (Rosselin 2000).

Un guide d'entretien a été élaboré puis remanié plusieurs fois. Cependant, celui-ci devait s'adapter constamment à ce qui pouvait arriver : les parents pouvaient passer beaucoup de temps sur une thématique, par exemple l'aménagement du salon, les enfants pouvaient passer du temps sur tel aspect de la vie quotidienne. Je devais m'adapter à ce qui arrivait. J'ai donc constamment remanié mon guide d'entretien, ce qui m'a aidé à préciser ce que je pouvais chercher et, en même temps, comment le chercher. Si l'observation des détails de la situation était très importante, l'entretien, du moins avec les adultes, fournissait des données verbales précieuses. Or une part des pratiques que je cherchais à connaître mieux, à savoir les actions du corps sur les objets et les autres corps, sont peu verbalisables, comme le montrent les travaux de Warnier (1999), Julien, Rosselin et Warnier (2006). La visite a permis d'observer certaines interactions. D'autre part, dans son étude sur les pratiques corporelles de la royauté *mankoon*, Warnier signale que c'est bien un énoncé verbal qui a été une clé essentielle pour la compréhension des pratiques corporelles qui n'avaient aucun équivalent dans tous les discours sur la royauté (Warnier 2009a). Ainsi, certains éléments des énoncés traduisent bien des pratiques sensorielles et corporelles, même si celles-ci n'apparaissent sans doute clairement qu'à travers l'observation des corps en mouvement. Certaines de ces observations, surtout du côté des enfants, ont pu être réalisées, renforcées à l'aide la photographie, qui a permis une autre forme d'attention à ce qui est peu ou pas verbalisé.

Par ailleurs, de nombreux aspects des pratiques sociales ne peuvent que difficilement s'exprimer verbalement. Depuis Malinowski, l'ethnographie participante a permis de rendre compte de manière précise de certaines pratiques. La participation du chercheur aux activités des enquêtés, produit à la fois une distance dans les relations de pouvoir induites par le simple questionnement, et favorise l'accès à l'univers sensible des enquêtés. Par exemple, Loïc Wacquant (2002) rend compte de pratiques qui ne sont accessibles que par la participation. Le chercheur apprend ainsi selon d'autres modalités, moins directives. C'est le chercheur qui entre dans certaines situations qui sont définies par les enfants, ou qui propose certaines situations auxquelles il tente de s'adapter, et non l'enquêté qui s'adapte au cadre posé par des questions. Proposer de jouer, proposer des photographies à choisir, donner un appareil photo sont autant de techniques qui visent à atténuer les rapports de pouvoir directs et à permettre aux enfants de se rattacher à des activités communes qui ne le mettent pas en devoir de « donner une réponse » mais lui permettent d'agir sur le monde et/avec les autres (Garnier 2015a, Danic, Delalande et Rayou 2006, Delalande 2001, Roucoux 2006).

Je disposais d'un ensemble de questions sur les usages des espaces. Mais il est apparu souvent que la visite ouvrait à d'autres activités et d'autres formes d'engagement : s'arrêter ici ou là, jouer à tel jeu de société, manipuler tel objet. J'étais invité à participer à des activités dont le cadre devenait incertain : s'agissait-il d'autre chose que de visite guidée ? J'ai cherché parfois à reprendre les choses pour que la visite ne se transforme pas complètement en partie de baby-foot, mais c'était contraire au principe de départ, qui consistait à se laisser guider ! L'incertitude quant à la position à tenir dans de telles situations m'a conduit à un travail réflexif qui a participé de la recherche.

2. La population étudiée

Mon étude, réalisée entre 2013 et 2015, concerne un terrain situé, dans l'Est de la France, en zones urbaines et rurales. Comme pour beaucoup de terrains contemporains, les critères traditionnels de l'ethnographie sont remis en question dans cette enquête (Cefaï 2003). De façon classique, la longue durée, qui permet une des formes de participation dans la société d'accueil était exclue : je ne pouvais habiter chez les familles, et si j'avais pu le faire, cela n'aurait été possible qu'avec un nombre très réduit de familles. Or, je souhaitais pouvoir appréhender la diversité des pratiques. Mon ambition était donc de rencontrer plusieurs familles différentes. J'ai échappé à certaines contraintes et difficultés de la recherche à

domicile en recourant à mon réseau de connaissances. J'ai également sollicité ces personnes afin qu'elles m'introduisent auprès de familles de leur propre réseau.

Pour déterminer la population d'étude, trois critères ont été retenus. En premier lieu, l'âge des enfants concernés. Les travaux en sociologie et anthropologie de l'enfance, depuis les années 80, se sont centrés sur les jeunes enfants (Rabain 1979, Lallemand 1977, Bonnet et Pourchez 2007) et, plus récemment, sur les pré-adolescents (Diasio et Vinel 2010, 2015, de Singly 2014a), les adolescents étant étudiés plutôt par la sociologie de la jeunesse (Galland 2011). Entre les jeunes enfants et les pré-adolescents, ce sont surtout les enfants en tant qu'élèves qui ont attiré l'attention des chercheurs (Rayou 1999, Delalande 2001). Peu de travaux se sont intéressés à la vie quotidienne des 4-10 ans dans leurs relations aux adultes. Les formes de catégorisation des âges des enfants sont fluctuantes, provisoirement définies en fonction de divers dispositifs au sens de Foucault (1976). Parmi les repères distinctifs, les passages dans les structures scolaires supérieures jouent un grand rôle. Ainsi, les enfants de 6 ans sont marqués par leur entrée à l'école primaire. On peut faire l'hypothèse que cette entrée marque ou induit des changements dans la relation de l'enfant à ses parents dans l'espace domestique qu'ils partagent ; j'ai retenu 6 ans comme limite inférieure d'âge des enfants de ma population. Les enfants sont en partie pensés sous le prisme de leur âge ; l'âge est devenu une clé de lecture essentielle pour appréhender les modifications qui affectent l'enfant et son corps (Diasio 2012, 2015b, Garnier 1995, Turmel 2006). L'enfant est également pensé comme un être en perpétuel changement. Dans cette perspective, il paraît pertinent de restreindre l'étude à une tranche d'âge limitée. J'ai choisi une période de deux ans après l'entrée à l'école primaire, soit 8 ans comme borne supérieure de ma population, dans l'idée de produire des données assez précises et homogènes sur ce qui est supposé être une période de changement dans les relations adultes-enfants.

En second lieu, il s'agissait de rencontrer des familles de milieux sociaux différents. J'ai donc cherché à rencontrer des familles dont les parents sont des employés et des ouvriers, tout autant que des cadres. Mon but n'était pas de comparer systématiquement car j'écartais l'idée que les variations qui peuvent s'observer s'expliquent a priori par la catégorie socioprofessionnelle. Comme le souligne de Singly, il semble y avoir, dans la sociologie de la famille, « oscillation entre un point de vue qui privilégie la mise en ordre macro-sociale et un autre point de vue qui privilégie la vision des acteurs, scission qui ne peut être comprise en définissant l'acteur par son état civil, ou par les grandes variables sociales » (de Singly et de Singly 1998 : 21). Jean-Claude Kaufmann, dans *La trame conjugale* (1992), n'opère pas de

distinction en référence aux divers milieux sociaux. Ce sont des processus, qui sont l'objet de notre recherche : nous nous intéressons aux modes de différenciation et de partage entre adultes et enfants. Étant donné la difficulté de l'accès aux espaces domestiques, j'ai dû faire appel à mon réseau, ce qui a restreint la variété des milieux sociaux représentés dans mon corpus. La majorité des familles rencontrées font ainsi partie de la « classe moyenne » (cadres, ingénieurs, professeurs, professions para-médicales), seules 7 familles sur les 21 sont des ouvriers, techniciens et employés (cf. tableau ci-dessous).

Une troisième exigence était de rencontrer des familles diverses du point de vue des enfants. Je fais l'hypothèse que le nombre d'enfant dans une famille donnée rend plus visible certains processus. J'ai donc défini des configurations familiales en fonction du nombre d'enfants résidant dans le logement. Il en est de même pour les parents : certaines sont des familles conjugales, deux sont des familles monoparentales, deux familles sont recomposées. Au total, j'ai réalisé 35 entretiens-observations avec les adultes et 21 visites-observations dont certaines sont accompagnées de photographies.

	<i>Nom</i> ⁴²	<i>Enfants résidents</i> ⁴³	<i>Profession de la femme</i>	<i>Profession de l'homme</i>	<i>Habitat</i>	<i>Surface M²</i>	<i>Structure de la famille</i>
1	Monsieur et Madame Cachin	Gaspard (7 ans) Tom (4 ans)	Cadre de l'intervention socio-éducative	Cadre de l'intervention socio-éducative	Urbain Appartement	75	conjugale
2	Monsieur et Madame Champi	Maya (8 ans) Jules (5 ans) Louis (3 ans)	Cadre commercial	Cadre chargé d'études économiques, financières, commerciales	Urbain Maison individuelle	130	Conjugale
3	Monsieur et Madame Charpet	Sophie (6 ans) et Lydia (8 ans)	Au foyer	Manutentionnaire	Urbain Appartement	70	Conjugale
4	Monsieur et Madame Choutal	Maxime (6 ans)	Artisan	Employé	Urbain Appartement	120	Conjugale
5	Madame Damblé	Nathan (8 ans) Quentin (10 ans)	Technicienne commerciale	-	Urbain Appartement	70	Monoparentale
6	Monsieur et Madame Gabera	Jenny (6 ans) et Sandy (4 ans)	Vendeuse du commerce de fleurs	Agent de maîtrise en réparation automobile	Urbain Appartement	70	Conjugale
7	Monsieur et Madame Giron	Estelle (6 ans)	Gardiennne d'immeuble	salarié du bâtiment	Urbain Appartement	70	Conjugale

⁴² Les noms de famille et les noms des enfants ont été changés afin de préserver leur anonymat.

⁴³ Plusieurs entretiens-observations ont été réalisés. Certains peuvent avoir lieu entre 3 et 6 mois d'intervalle, période pendant laquelle les enfants peuvent changer d'âge. Dans ce tableau est indiqué l'âge de l'enfant lors du premier entretien.

8	Monsieur et Madame Kagel	Lou (8 ans) Ninon (12 ans)	Chargée d'étude documentaire	Ingénieure d'étude et de recherche de la recherche publique	Urbain Maison ind.	110	Conjugale
9	Madame Lamay	Théo (7 ans) Alexandre (12 ans)	Professeur de musique	-	Urbain Appartement	110	Monoparentale
10	Monsieur et Madame Lett	Nina (7 ans) Gwenaëlle (12 ans)	Pharmacienne	Cadre commercial	Urbain Maison ind.	120	Conjugale
11	Monsieur et Madame Majo	Sonia (5 ans) Laetitia (8 ans) Sandra (12 ans)	Auxiliaire de vie	Chômage	Urbain Appartement	60	Conjugale
12	M et Madame Natchez	Olivier (20 ans) Elodie (18 ans) Thomas (12 ans), Clémentine (6 ans) Pierre (4 ans)	Agent de l'ANPE	Informaticien	Urbain Maison ind.	130	Recomposée
13	Monsieur et Madame Ousséguant	Mathilde (6 ans) Loïc (7 ans) Ines (2 ans)	Sage-femme	Ingénieur en matériel mécanique	Urbain Appartement	120	Conjugale
14	Madame Passemant	Sophie (8 ans) Raphaël (11 ans)	Ingénieure d'étude et de recherche de la recherche publique	-	Urbain Appartement	110	Parents séparés résidant dans l'appartement alternativement
15	Monsieur et Madame Raspegui	Clément (8 ans) Louanne (6 ans) Maeva (4 ans)	Cadre administratif	Chargé de relations publiques	Urbain Maison ind.	140	Conjugale
16	Monsieur et Madame Rollot	Anaïs (7 ans) Julien (2 ans)	Conseillère commerciale	Technicien d'atelier	Rural ⁴⁴ Appartement	90	Conjugale
17	Monsieur et Madame Semper	Natacha (8 ans) Arthur (5 ans)	Technicienne de recherche-développement	Ingénieurs des collectivités locales et des hôpitaux	Urbain Maison ind.	140	Conjugale
18	Monsieur et Madame Schül	Hugo (6 ans) Juliette (12 ans)	Au foyer	Agent de maîtrise bâtiment	Urbain Maison ind.	140	Conjugale
	Monsieur et Madame Valéry	Paul (8 ans) Enzo (2 ans)	Au chômage	Etudiant	Urbain Appartement	60	Conjugale
20	Monsieur et Madame Wilton	Ben (8 ans) Clara (4 ans)	Chef d'entreprise	Cadre d'entreprise	Urbain Maison ind.	140	Conjugale
21	Monsieur et Madame Wurtz	Paul (13 ans) Charlotte (8 ans)	Educatrice spécialisée	Agent commercial	Urbain Appartement	90	Conjugale

⁴⁴ « Une commune rurale est une commune n'appartenant pas à une unité urbaine. Les autres communes sont dites urbaines » (Insee, <http://www.insee.fr/fr/methodes/default.asp?page=definitions/commune-rurale.htm>, consulté le 3 juin 2016).

Par ailleurs, « l'unité urbaine est une commune ou un ensemble de communes qui comporte sur son territoire une zone bâtie d'au moins 2 000 habitants où aucune habitation n'est séparée de la plus proche de plus de 200 mètres. En outre, chaque commune concernée possède plus de la moitié de sa population dans cette zone bâtie ». (http://www.insee.fr/fr/methodes/default.asp?page=zonages/unites_urbaines.htm, consulté le 3 juin 2016).

3. Pour une ethnographie du quotidien

3.1. Le geste et le détail

Nous nous intéressons à des petits faits quotidiens qu'il s'agit de comprendre comme révélateurs de mondes sociaux. On se réfère notamment, ici, au courant de la micro-histoire qui montre que « le choix d'une échelle particulière d'observation produit des effets de connaissance [...]. Faire varier la focale de l'objectif, ce n'est pas seulement faire grandir (ou diminuer) la taille de l'objet dans le viseur, c'est en modifier la forme et la trame » (Revel 1996 : 19). Le détail, l'indice doivent être au cœur de l'enquête en ce qu'ils indiquent tout un monde inaperçu par les approches globales ou globalisantes, de la même manière que les enfants passent inaperçus dans les grandes enquêtes sociologiques sur les adultes.

La micro-histoire a montré l'importance de contextes particuliers, locaux ; les acteurs sociaux font de multiples expériences, contradictoires et ambiguës, selon les espaces qu'ils fréquentent⁴⁵. La limitation de l'observation à une « expérience élémentaire », celle d'un groupe restreint ou d'un individu permet de recueillir des données « non seulement plus nombreuses et plus fines, mais qui en outre s'organisent selon des configurations inédites et font apparaître une autre cartographie du social » (Revel 1996 : 31). Le recours à la micro-histoire ou à l'ethnologie telle que l'entend Alban Bensa permet de penser le rapport du micro au macro, du singulier au global, de la situation précise à une éventuelle « généralisation ».

Non seulement la micro-histoire ne sépare pas les témoignages, qu'une démarche plus cavalière pourrait simplement considérer comme des anecdotes, des multiples contextes dont ils participent, mais elle trouve sa légitimité dans le rapport affirmé entre le « micro » et son contexte. L'attention première à ce qui fut effectivement dit, échangé et pris en considération par les acteurs à un moment donné pose par contrecoup la question des échelles d'interprétation des phénomènes. L'analyse, d'abord déployée au niveau de la situation la plus singularisée dans le temps et dans l'espace, sollicite ensuite des cadres explicatifs moins directement pris dans l'évènement ; ils sont appréhendés comme autant de paliers successifs qui ensèrent et travaillent les réalités les plus minimes (Bensa 1996 : 42).

Bensa précise que les monographies ethnologiques sont longtemps restées attachées à un « idéal d'inventaire exhaustif ». La micro-histoire, « a contrario, se garde d'une interprétation globale à partir d'une masse indifférenciée à modeler au gré des théories [...] Le détail vaut pour les pans de réalité qu'il révèle, par le poids de circonstances et d'attendus qu'il supporte, par la compréhension des contextes auxquels il introduit » (Revel 1996 : 44). Le rapport du

⁴⁵ « Le travail de contextualisation multiple pratiqué par les micro-historiens [...] pose, en premier lieu, que chaque acteur historique participe, de façon proche ou lointaine, à des processus – et donc s'inscrit dans des contextes – de dimensions et de niveaux variables, du plus local au plus global. Il n'existe donc pas d'hiatus, moins encore d'opposition entre histoire locale et histoire globale [...]. Ce que l'expérience d'un individu, d'un groupe, d'un espace permet de saisir, c'est une modulation particulière de l'histoire globale » (Revel 1996 : 26).

singulier et du général, du local et du global doivent ainsi être pensés de manière progressive, délicate. Bensa s'oppose de façon vigoureuse à l'anthropologie culturelle, et notamment au Geertz de la description dense, qui voit dans la culture un ensemble serré de déterminations que l'anthropologue devra reconstituer⁴⁶.

Cette approche s'inspire en outre du travail autour des cas, que Hennion et Vidal-Naquet (2012) mettent en oeuvre. L'étude de cas présente « un moment concentré, dont on espère que, au moins de façon relative, il se suffise à lui-même et permette de mieux comprendre un phénomène parce que les termes en sont clairs, circonscrits, isolables » (Hennion et Vidal-Naquet 2012 : 12). Plutôt que la simplicité, c'est la complexité qui est recherchée, la diversité des aspects de la vie quotidienne. Dans la présentation de leur méthodologie, ces chercheurs insistent sur le fait que le matériau ethnographique n'est pas là pour illustrer des notions, des concepts, mais pour les mettre en question. L'étude de cas permet donc de sortir de la tendance à stabiliser la signification des mots, car il y a « co-construction continue entre les mots et les réalités dont ils parlent, ce qu'exprime bien l'idée de performance » (*ibid.*14). Pour comprendre les mots par leurs usages, – usages partiels et contradictoires –, il s'agit moins de les « rapporter » à des catégories connues, que de « traverser ces catégories indispensables mais toujours insuffisantes, inappropriées, grossières, pour se rapprocher de la vérité irremplaçable d'un moment, d'un geste, d'une relation » (*ibid.* 17). La quête d'exhaustivité n'est pas recherchée : il ne s'agit pas de tout décrire. Il en va d'une rencontre d'expériences entre le chercheur et les enquêtés qui suscite une problématisation dont il s'agit de rendre compte. Encore une fois, le détail révèle des façons de faire et des formes d'expérience (Piette 1998). Le travail par cas permet de développer toute « la spécificité et l'unicité » d'un cas. Il n'y a pas de cas qui serait « non représentatif ». La généralisation n'est pas un ensemble de mots « abstraits, indépendants des situations particulières » (Hennion et Vidal-Naquet 2012 : 16). Il n'y a pas réduction des expériences « locales » à leurs caractères universels », mais, à l'inverse, la généralité s'obtient par « tissage continu de liens » entre les expériences, non par réduction/abstraction.

⁴⁶ « L'anthropologie préfère toutefois généraliser plutôt que singulariser, faire comme si le tout méthodiquement reconstitué commandait les éléments empiriquement séparés, résorber les faits particuliers dans une logique globale qui les contiendrait tous. Le culturalisme procède de cette homogénéisation de principe qui transforme les pratiques singulières en signes pertinents d'un ensemble. Mais l'effet de totalisation ainsi produit coupe les informations de la portée souvent plus limitée et moins savante qu'elles détenaient dans le jeu des questions et des réponses suscitées par l'enquête. Selon l'époque, l'interlocuteur et la situation du moment, tantôt les mêmes données ethnographiques sont porteuses de messages différents, tantôt certaines se substituent à d'autres susceptibles d'être livrées dans d'autres contextes. » (Bensa 1996 : 60).

La recherche s'est construite en suivant les principes énoncés dans l' « adaptative theory⁴⁷ » de Derek Layder (2009). Cette recherche se situe entre la théorie ancrée (grounded theory) et les approches hypothético-déductives. Elle utilise des procédures déductives et inductives.

La théorie adaptative fusionne constamment des idées théoriques préalables, des groupes de concepts avec des éléments théoriques qui émergent de la collecte continue de données empiriques et de leur analyse. Les modèles théoriques affinent et réajustent l'orientation de la recherche en s'appuyant sur des données en constante évolution. En même temps, la collecte d'informations empiriques et de données permet de reconfigurer le modèle théorique (ou des arrangements plus souples de concepts et d'idées)⁴⁸ (Layder 1998 : 172).

La recherche s'effectue donc dans un processus constant de réajustement et de reformulation de la théorie développée tout au long du travail. La théorie adaptative tente de construire un espace de dialogue avec un nombre d'approches issues de champs différents : « elle se veut éclectique dans un sens positif ou constructif en rassemblant au sein d'un même ensemble des stratégies de recherche jusqu'alors isolées ou disparates » (Layder 1998 : 147). Le terme « adaptative », désigne donc la théorie en tant que, premièrement, elle est sensible et se modifie à partir des données empiriques de la recherches (entretiens, observations, documents) et que, deuxièmement, des éléments théorique pertinents existent avant, et en même temps que la collection et l'analyse des données. La théorie a donc deux propriétés :

[Premièrement], il existe une construction théorique existante qui a une forme relativement facile à modifier puisqu'elle s'adapte de façon réflexive plutôt qu'automatique par rapport aux données empiriques. Deuxièmement, cette construction ne doit jamais être considérée comme immuable car elle est peut s'adapter à de nouvelles informations et interprétations en se reconfigurant. Ainsi, bien que les « éléments théoriques » existants ne soient jamais de simples « reflets » empiriques des données, ils sont intrinsèquement capables de se reformuler (« s'adapter » ou « s'ajuster ») en réponse à la collecte de nouvelles informations et/ou interprétations de la date qui remettent sérieusement en question leurs hypothèses de base (Layder 1998 : 150-151).

⁴⁷ Les principes sont ainsi présentés par Layder:

- La théorie adaptative utilise à la fois des procédures inductives et déductives pour développer et élaborer la théorie.
- Elle repose sur une position épistémologique qui n'est ni positiviste ni interprétativiste.
- Elle embrasse à la fois l'objectivisme et le subjectivisme en termes de présupposés ontologiques.
- Elle suppose que le monde social est complexe, multiforme (stratifié) et compact.
- Elle met l'accent sur les multiples interconnexions entre l'agenceité humaine, les activités sociales et l'organisation sociale (structures et systèmes) (Layder 1998 :133).

⁴⁸ Ma traduction.

3.2. Usages de la photographie

L'usage de la photographie a été d'abord pour moi un usage « simple », dans une perspective d' « illustration », de présentation, de témoin d'une réalité⁴⁹ (Pezeril 2008). Les photographies devaient me permettre une analyse plus fine, étant donné le court temps d'observation dont je disposais. Certaines images peuvent en effet être saisies ainsi dans un cours d'action dont les détails ne deviennent visibles que par la suite, en regardant et en explorant l'image développée. C'est ainsi qu'est fréquemment utilisée l'image : comme objet d'analyse qui peut demeurer dans les journaux des chercheurs ou entrer dans une publication (Lissalde 2001).

David MacDougall (1995) souligne que l'intérêt pour l'image dans le champ de l'anthropologie, qui date de la fin du XIX^e siècle ;s'est renouvelé dans les années 80, grâce aux effets conjugués d'une remise en question de la domination du linguistique dans ces champs de recherche, notamment dans sa capacité à produire une description ethnographique, et l'émergence de nouvelles thématiques, telles que le corps, le sensible, le rôle des émotions dans la vie sociale. Il distingue deux usages du visuel en sociologie et en anthropologie : comme outil de présentation de la recherche et comme méthodologie spécifique de la recherche. Le premier usage, traditionnel est « naturaliste » : un enregistrement est alors un matériau complémentaire, qui ne modifie pas fondamentalement les conceptions des anthropologues quant à leur objet d'étude (MacDougall 1995 : 7). Dans l'autre cas, l'image est « capable de produire des constructions complexes de l'expérience sociale des individus » (MacDougall 1995 : 7). C'est là une distinction importante. Le premier usage – traditionnel –, consiste à rendre visible une culture, à la présenter comme on présente des objets, voire des personnes, dans un musée ou une exposition coloniale⁵⁰. La seconde approche, qui « représente un tournant radical par rapport aux modes de discours anthropologiques », consiste à décrire et analyser la culture (visuelle et non visuelle). Il ne s'agit pas d'élargir l'approche « traditionnelle » mais, « d'entrer dans des systèmes de communications différents de ceux d'une anthropologie de mots », de proposer une autre forme de compréhension

⁴⁹ Les usages de la photographie en ethnographie ont d'abord consisté à rendre visible une culture, à la présenter. Une alternative à la présentation d'objets, voire de personnes humaines, dans les musées ou les expositions coloniales a été la photographie ou le film. Mais il ne s'agit pas que de présentation. Le visuel a été une technique pour organiser la société par type culturel, comme en botanique, en zoologie les illustrations ont représenté un moyen technique pour construire des taxinomies, identifier les membres d'un groupe (Harper 1998).

⁵⁰ Cette modalité d'usage des images, pour MacDougall demeure vivante. Aujourd'hui à travers l'étude des formes culturelles visibles : représentations culturelles, telle que les cérémonies, les expressions faciales, les décorations mais aussi les représentations médiatiques telles que les cartes postales, les journaux, les films amateurs (MacDougall 1995). MacDougall classe ces travaux dans la lignée des recherches de Barthes, considérant que la culture relève d'un système de signes.

ethnographique. Il s'agit là d'un tournant épistémologique : par le média visuel, de « nouvelles » façons de savoir sont possibles : « L'anthropologie visuelle peut proposer différentes façons de comprendre, mais aussi différences choses à comprendre » (MacDougall 1995 : 220). Le visuel permet d'aborder des domaines tels que le corps, les sens, le genre, d'une manière qui fait droit au point de vue de l'expérience :

Ici, il est nécessaire d'insister sur le fait que l'anthropologie visuelle ne concerne pas le visuel en soi mais plutôt un ensemble de relations culturellement déclinées inscrites et encodées dans le visuel. De la même manière que l'anthropologie peut lire certaines de ces relations dans le visuel, elle peut aussi utiliser le visuel pour construire des travaux qui apportent un sens plus approfondi de la manière dont la culture s'infiltré et façonne l'expérience sociale⁵¹ (MacDougall 1995 : 220).

Lorsqu'il s'agit d'un film ou de photographies sans ou avec peu de commentaire, le tournant est radical. Les spectateurs sont alors amenés à effectuer un travail interprétatif plus important que celui effectué dans la lecture d'écrits : les connaissances qui en découlent ne sont plus simplement d'ordre déclaratif. Si l'écrit établit un « enchaînement des idées dans l'écriture démonstrative », le film ou l'ensemble photographique se fonde sur les « principes de découverte de relations entre les images, liées par leur proximité tout autant que par leurs résonances » (MacDougall 2004 : §27).

Les signifiants sont « flottants » ; ils échappent, plus facilement que dans l'écrit, au contrôle. Les images permettent ainsi d'explorer des « réseaux complexes de significations culturelles » (qu'on pourrait appeler des « gestalt dispersés ») (MacDougall 2004 : §39). Cela signifie que l'analyse peut alors ne pas aboutir à une suite d'affirmations, mais présenter « le récit d'un engagement avec une culture différente » (MacDougall 2004 : §39). Dans cette perspective, les travaux de Bateson et Mead dans *Balinese Character* ont été pionniers. Pour Bateson, travailler sur des images permettait de saisir des aspects de la culture qui ne parvenaient jamais à être enregistrés [*recorded*], restitués de façon claire (Bateson and Mead 1962 [1942]).

Bateson insiste sur la dimension méthodologique : s'il utilise le terme d'illustration à plusieurs reprises, le point de départ est très souvent la photographie elle-même, et surtout les connections et les ressemblances qui apparaissent entre plusieurs photos. Les photographies ne sont pas seulement des observations fixées par l'outil technique qui témoignent d'une réalité, mais une méthode de découverte de cette réalité. Cette méthode repose sur la comparaison, le montage, l'association d'images qui peuvent révéler des actions, des comportements à première vue sans lien spécifique :

⁵¹ Ma traduction.

Dans cette monographie, nous essayons une nouvelle méthode pour révéler les relations intangibles entre différents types de comportement culturellement standardisés en posant côte à côte des photographies dont l'association est pertinente. Des extraits de comportement, spatialement et contextuellement séparés [...] peuvent tout à fait relever d'un même examen ; le même courant émotionnel peut les traverser [...] Par l'utilisation des photographies, la totalité de chaque extrait de comportement peut être préservée, tandis que la référence transversale [co-referencing] peut être obtenue en plaçant une série de photographies sur la même page (Bateson and Mead 1962 [1942], p.xii).

J'ai pu recourir ponctuellement à cette méthode. Dans la visite du logement, les enfants me montraient des objets. Je pouvais les photographier dans le cours d'action de la visite. Après coup, la confrontation de ces photographies a fait apparaître qu'elles en disaient plus que ce que les enfants désignaient. Cela tient sans doute au fait que la visite, telle que je l'imaginai (consistant en une pure présentation discursive des espaces), s'était alors muée en présentation de leur engagement physique dans cet espace. Comme si le cadrage (au sens de Goffman) de la visite adulte ne suffisait pas, et/ou était prétexte à jouer. Ce décalage entre mes « attentes » et leur engagement dans des activités de jeux a sans doute favorisé mon propre engagement : ma participation a été tantôt celle d'un participant au jeu (jouer à cache-cache, jouer à la bataille à coups d'épée en plastique), tantôt celle d'un reporter qui filmait l'action. Il est probable que le jeu sur les cadres a « détendu l'atmosphère », de sorte que la photographie n'est pas apparue dans sa dimension intrusive, celle que suscite le cadrage « sérieux » de l'enquête. D'ailleurs ces formes d'engagement, et les photographies qui s'ensuivirent parfois, ont surtout été possibles lorsque les parents « laissaient » leur enfant faire la visite, « seul » avec l'enquêteur. Lorsque les parents étaient présents dans les mêmes espaces, les enfants s'engageaient moins dans ce type d'activité.

Il est fréquent que le chercheur en sciences sociales mette de côté sa subjectivité ; elle ne cesse pour autant d'infléchir les résultats. Si le chercheur la prend en compte, il pourra l'utiliser réellement comme outil de recherche (Leservoisier 2005, Favret-Saada 1990). Cela est d'autant plus vrai dans l'enquête à domicile. Le chercheur peut être tenté d'installer une caméra vidéo sur un pied, s'en aller et récupérer les données par la suite ; mais c'est alors une manière très différente d'accéder aux connaissances. Il ne s'engage pas dans une situation. Or, le regard qui prend en compte sa propre activité peut permettre de voir mieux en quoi son regard modifie la situation⁵².

⁵² Le développement d'une ethnographie réflexive nécessite une prise en compte de sa propre culture et des conditions de construction de son objet. Jean Pouillon (1975) décrit l'ethnocentrisme comme inhérent à la recherche anthropologique, car l'observateur est toujours né et a grandi quelque part et c'est une naïveté que d'imaginer une objectivité pure, détachée de l'« idéologie » du chercheur. Le regard est toujours orienté, choisi,

Pour conclure : j'ai essayé de mener une enquête ethnographique souple au sein des espaces domestiques de familles différentes afin de comprendre au plus près – par les discours, les observations situées, le partage de temps avec adultes et enfants –, la production de la différence générationnelle dans le quotidien domestique et les apprentissages des parents. Avec le recul, je me dis que j'aurais pu concentrer mon enquête sur un nombre plus restreint de familles avec qui j'aurais alors mené une investigation plus dense. Toutefois, le risque de faire face à une trop grande singularité de chaque observation et de n'aborder aucune disparité des relations adulte-enfant m'a conduit à écarter cette solution. En enquêtant auprès de 21 familles, tout en restant dans du qualitatif, j'ai pu observer que la relation adulte-enfant peut se déployer avec de fortes similitudes dans des configurations familiales et sociales variées.

De plus, j'aurais sans doute pu me centrer sur une ou deux pièces, car en cherchant à comprendre le lien adulte-enfant dans l'ensemble de l'espace domestique, j'ai souvent recueilli un matériau hétérogène, certains me parlant et me montrant davantage le salon, et la cour, d'autres les chambres, la cuisine, les couloirs. J'ai surtout privilégié le salon et les chambres qui sont les espaces dans lesquels les enfants de ma population déploient la majorité de leurs activités, mais chaque espace aurait pu faire l'objet d'une ethnographie attentive. La cuisine, notamment, serait à analyser en tant que telle : bien que les enfants de 6-8 ans soient souvent évincés des activités de préparation culinaire, ils s'y retrouvent pour les repas et pour les devoirs. En optant pour l'espace domestique dans sa globalité, j'ai toutefois pu appréhender les circulations entre les pièces, ce qui correspondait à mon intérêt pour une approche dynamique et agie des espaces.

Enfin, malgré une approche focalisée sur l'agentivité des enfants, le point de vue des enfants n'apparaît pas central dans cet écrit, alors que les observations des enfants ont été importantes. J'aurais pu plus systématiquement interroger les enfants sur leurs perceptions des adultes, ce qui aurait apporté un double point de vue des enfants et des adultes sur la génération. Je ne l'ai pas fait : cette limite résulte d'une part, de ma problématique de départ,

déterminé. Le chercheur traduit, choisit, avec ses catégories, avec sa langue. La question n'est donc pas de savoir comment nier cette tendance ethnocentrique mais comment le chercheur choisit⁵². Le travail de Jeanne Favret-Saada est important dans cette réflexion. Elle aussi met en garde contre une séparation trop nette entre sujet et objet de la recherche. Pour éviter un rapport entre enquêteur et enquêté qui soit mené par une « épistémologie de la distance » (Favret-Saada et Isnart 2008 : §8), il s'agit de « se laisser affecter » : « L'ethnologue laisse flotter ses repères et abandonne à l'indigène le soin de désigner la place qu'il est censé occuper – une place inconnue du chercheur, dans un système de places qui fait précisément l'objet de l'enquête. Mais cette situation est plus banale que les postures avantageuses de l'analyste et de l'ethnologue ne le laissent supposer : il en va de même dès lors qu'on accepte de se déplacer sans préjuger de soi, un transport de soi – aussi bien dans la nature que dans le rapport amoureux » (Favret-Saada et Isnart 2008 : §24).

qui concerne à la fois la production de la génération et les apprentissages des adultes ; d'autre part, d'une difficulté à mener des entretiens plus systématiques autour de quelques questions avec les enfants et les parents. Lorsque des questions précises ont émergé comme centrales, il était difficile, par manque de temps, de retourner dans toutes les familles pour les poser. En menant des entretiens peu directifs et des observations plus flottantes, j'ai cependant eu accès à des données comme les affects, les circulations nocturnes, les jeux ou les moments chaleureux sur les canapés que je n'aurais pas forcément repérés avec un guide d'entretien plus directif.